

—Je l'accepte à ce titre, pour en partager le contenu avec mes infortunés compagnons. A bientôt, Monsieur ; je me retire, pour ne pas éveiller de fâcheux soupçons.

Raphaël eut quelque peine à maîtriser la joie dont il se sentait transporté. Rosa et son père vivaient ! et dans quelques jours il connaîtrait leur demeure et il parviendrait sans doute à les voir et peut-être à leur parler. Devant cette radieuse perspective, il oubliait toutes les fatigues et tous les périls qu'il avait encore à surmonter pour arriver heureusement à son but. Cependant, quand il put plus librement réfléchir, il dut envisager sous un aspect plus sérieux les événements qui se préparaient. Une fois qu'il serait parvenu à signaler sa présence au comte et à s'entendre avec lui pour assurer l'exécution de ses projets, il était nécessaire d'agir avec la plus grande promptitude pour ne pas donner le temps à la police d'éventer leur dessein. Il devait donc, à partir de ce moment, mettre le temps à profit et prendre toutes les dispositions qu'il jugerait utiles pour faciliter l'évasion. En premier lieu, comme le plus difficile n'était pas de sortir de Tobolsk, il fallait savoir de quel côté on tournerait ses pas pour sortir de ce vaste empire. Raphaël, qui pouvait voyager librement sous son nom supposé, avait d'abord pensé qu'en présentant Rosa comme sa femme et le comte comme leur domestique, ils auraient pu traverser de nouveau toute la Russie sans être inquiétés ; mais outre qu'il était à peu près impossible de faire régulariser sur ce pied son passeport, la fuite des deux exilés serait bientôt dénoncée à la police, et que de chances alors pour être reconnus et arrêtés ! Cependant, quel autre parti prendre ? La carte de l'empire russe était ouverte sous les yeux de Raphaël, et il la considérait attentivement, cherchant un chemin plus sûr pour échapper à ses ennemis. En suivant la ligne des monts Oural, limites naturelles de la Sibirie et de la Russie d'Europe, il aboutissait à ces immenses steppes qui courent des bords de la mer Caspienne aux grèves de la mer Noire. Le trajet, de ce côté, pour sortir de la Russie, était moitié plus court, ce qui était déjà un grand avantage ; de plus, il s'effectuait à travers des régions ou désertes ou peuplées çà et là par des tribus aux mœurs orientales, et qui menaient encore cette vie errante des temps primitifs, en conduisant leurs immenses troupeaux de pâturage en pâturage. Raphaël se rappela alors que pour soutenir son personnage de voyageur de commerce, il devait se rendre prochainement à une foire très-célèbre dans ces provinces et qui se tenait à Irbit, à peu de distance des monts Oural ; là, toutes les peuplades des contrées asiatiques soumises à la Russie ou voisines de ses frontières arrivaient en foule pour vendre les produits de leur naïve industrie ; n'y pouvait-on pas trouver une occasion d'établir adroitement quelques rapports avec une de ces longues caravanes et d'arriver à sa suite jusqu'à la mer Noire, d'où il serait facile de s'embarquer pour Constantinople ? Raphaël concentra toute son attention sur ce nouveau plan, et finit par s'y arrêter comme au parti le plus sûr et le plus propre à déjouer tous les efforts de la police.

En ce moment il ne lui restait plus qu'à se débarrasser d'une partie de son attirail de négociant pour réaliser l'argent nécessaire à son entreprise. Ces dernières dispositions l'amènèrent à passer chez une sorte de banquier-changeur, où, sous le prétexte de la foire prochaine, il allait se munir de monnaie d'or. Il entra dans une grande salle qui servait de bureau ; la maîtresse de la maison était en ce moment au comptoir, où elle paraissait arrêter quelques comptes ; autour du poêle deux jeunes filles étudiaient avec une grande attention sous la surveillance de leur institutrice. Raphaël, après avoir expliqué à la maîtresse de la maison ce qui l'amenaient chez elle, considéra machinalement ce petit groupe si tranquille et si recueilli. Mais quel ne fût pas son saisissement et son trouble lorsqu'il reconnut dans la jeune institutrice Rosa, sa chère Rosa !... pâle, hélas ! et amaigrée par les souffrances et la privation ; Rosa, humblement vêtue et dans une condition si soumise. Son émotion fut telle que ses yeux se remplirent malgré lui de larmes et qu'il fut obligé de s'asseoir, parce qu'il se sentait chanceler et défaillir.

—Vous trouvez-vous indisposé, Monsieur, lui demanda la maîtresse du logis en remarquant cette soudaine agitation ?

Ces mots appelèrent l'attention de Rosa, qui fixa ses regards sur l'étranger.

—Ce n'est rien, Madame, ce n'est rien, répondit Raphaël en s'efforçant de reprendre contenance : une douleur qui m'a surpris et qui s'est aussitôt dissipée.

Rosa écoutait, et elle ne put méconnaître le son de cette voix :

—Mon Dieu ! s'écria-t-elle d'une voix sourde et contenue en reconnaissant Raphaël et en se levant comme pour se précipiter vers lui.

Raphaël alors eut assez de sang-froid pour conjurer le danger d'une telle reconnaissance devant une étrangère, il se retourna vers Rosa pour l'arrêter à temps.

—Merci, Mademoiselle, reprit-il, ne vous dérangez pas ; je suis tout à fait remis d'un moment de surprise.

Et son regard lui disait qu'il paraît reconnoître et qu'il savait comment il pourrait la revoir avec plus de sûreté. Frappée d'étonnement et de stupeur, ivre de joie et tre-shante à la pensée de compromettre Raphaël, Rosa se laissa retomber sur son siège dans un véritable état d'anéantissement : n'était-elle pas le jouet d'un rêve, car elle s'attendait si peu à une telle apparition qu'elle doutait véritablement d'être bien éveillée ? Ses yeux cependant demeurèrent attachés sur Raphaël, suivaient tous ses mouvements, épiaient tous ses gestes et contemplaient tous ses traits, comme pour se bien assurer de la réalité d'une présence si chère. Elle reçut enfin son dernier et expressif regard au moment où il se retirait, sans qu'elle eût la force de lui répondre par aucun signe d'intelligence. La réflexion pourtant lui fit comprendre le dévouement de son courageux époux, et revenant à elle, tout son souci fut de contenir les transports de sa joie. Son père, qui s'était absenté pour une course, étant rentré, elle chercha à lui faire entendre ce qui s'était passé par ses gestes et par ses regards. Mais ne pouvant y joindre en ce moment d'autres explications à cause de ses maîtres, elle ne réussit qu'à exciter ses inquiétudes plus encore que sa curiosité, car il était loin de s'attendre à une telle nouvelle. Quand l'heure de regagner leur pauvre maison fut venue, Rosa entraîna son père avec une véritable impatience, et, sitôt dans la rue :

—Mon père, lui dit-elle, j'ai à vous dire une chose fort extraordinaire, puisque, en ayant été témoin, j'ai peine cependant à me persuader que je n'ai pas été trompée par une incompréhensible illusion.

—Que veux-tu dire, mon enfant ? Tu as été, en effet, cette après-midi, dans une singulière agitation.

—J'ai vu Raphaël ! Il est ici !

—Raphaël ? Tu l'as vu ?

—Oui, mon père, comme je vous vois en ce moment.

Et elle se mit à raconter toutes les circonstances de cet étrange événement. Le comte demeura confondu ; lui aussi ne pouvait croire ce qu'il entendait. Mais il fallut bientôt se rendre à une autre évidence. Il y avait à peine une heure qu'ils étaient chez eux, lorsqu'ils entendirent quelques coups frappés avec précipitation à leur porte.

—Mon Dieu ! si c'était lui ! s'écria Rosa en se levant pour ouvrir. Tremblante et hors d'haleine, elle ouvrit, et Raphaël lui-même la reçut dans ses bras et se précipita avec elle dans les bras du comte. Ils pleurèrent, et nul autre langage n'aurait pu exprimer les sentimens dont leurs cœurs étaient remplis en se retrouvant dans des positions si différentes de leur ancienne position. Puis, un peu plus maîtres d'eux-mêmes, la parole revint sur leurs lèvres pour se presser tour à tour de mille questions sur les tristes événements accomplis durant leur séparation. Et on en vint enfin aux projets arrêtés par Raphaël pour leur commune évasion. Le comte approuva la pensée de fuir à travers les régions asiatiques, parce qu'on ne penserait pas à les poursuivre de ce côté, et qu'il y serait toujours plus facile de déjouer la vigilance de la police russe. Quelques jours après (on était alors au commencement du printemps) le comte, Raphaël et Rosa, montés sur d'excellents chevaux, se dirigèrent à toute bride vers Irbit où, à l'aide de quelques généraux présents, ils trouvèrent place dans une caravane de marchands arméniens qui s'engagèrent à les conduire en sûreté jusque sur les bords de la mer Noire. Ils y arrivèrent en effet sans aucune mauvaise rencontre, la police s'étant appliquée à les poursuivre dans une direction tout opposée. Là ils s'embarquèrent pour Constantinople, où ils purent enfin se croire libres et sauvés. Après s'être reposés dans ce pays de leurs longues fatigues, ils passèrent en Italie et vinrent fixer leur résidence à Rome, cette patrie commune à tous les chrétiens. Raphaël écrivait de cet endroit à son hôte de la bonne ville de Culm, qui s'empressa de lui faire parvenir les valeurs dont il était resté dépositaire. Nos amis vécurent désormais heureux et tranquilles, se rappelant sans cesse leur infortunée patrie, pour laquelle ils imploraient chaque jour les miséricordes de Dieu qui juge les nations et qui brise les rois dans les jours de sa colère. N'oublions pas que Dieu est patient parce qu'il est éternel.

ADOLPHE ARCHIEZ.

FIN.